Media Luna

Tango Québec

Journal de l'association Tango Québec

Février 2008, numéro 19

ENTREVUE AVEC SYLVIE ET BOGUSLAW
Page 2

UNE ARGENTINE À QUÉBEC
Page 9

Photo Yves Laframboise

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

Sylvie et Boguslaw, que vous aurez sans doute déjà aperçus lors d'une présentation de canyengue, cette danse ancienne colorée qui gagne lentement de nouveaux adeptes, dévoilent dans **Parcours de tangueros** les étapes essentielles de leur marche vers le tango. Page 2.

Vous avez entendu parler de collisions... sur la piste de danse ? Nous avons bien tous concouru un jour ou l'autre à un tel incident, la plupart du temps par manque d'expérience. Mais il n'y a pas que les collisions par inexpérience. Il y a aussi les accrochages prévisibles causés par les conducteurs risqués - dévoreurs de bitume, acrobates du tango et « hummers » de la piste de danse - qui, une fois lancés dans l'interprétation d'une pièce musicale, prennent possession de l'espace public. Du calme! Dans le second article de ce numéro, **le guidage**, plusieurs recommandations nous rappellent les quelques principes de la conduite élégante et... respectueuse des autres. Page 6.

Et pour ces dames, des fleurs pour commencer l'année. Voyez, en page 8, **Les danseuses**, un hommage poétique.

Peut-on être née en Argentine, avoir vécu en Argentine et... découvrir le tango au Québec, et même ses danses folkloriques ? Cela est possible. Lisez **Émilia, une Argentine au Québec**. Page 9.

Et finalement, puisque nous avons commencé ce numéro avec la Pologne, terminons avec **Marek Weber, un polonais à Berlin**. Page 11.

Bonne lecture!

Yves LAFRAMBOISE

Parcours de tangueros

Quand Québec et Pologne se rencontrent

Dans les précédents numéros du Media Luna, nous avons eu l'occasion de vous présenter les principales figures liées à l'enseignement du tango à Québec. Voici dans ce troisième article de la série une présentation de deux tangueros connus au Québec, Sylvie et Boguslaw.

Par Yves Laframboise

Y.L. - Bonjour Sylvie, bonjour Boguslaw. Aujourd'hui, les gens qui ne vous connaissent pas pourraient croire que vous avez débuté le tango ensemble. Et pourtant, je ne crois pas que ce soit le cas...

Sylvie - En effet, Boguslaw a commencé avant moi...

Y.L. - Toi Boguslaw, tu as commencé avec la danse sociale, m'avais tu dit...

Boguslaw - Bien j'ai commencé la danse sociale dans le sens où j'ai commencé à danser avec ma soeur vers l'âge de douze ans... C'est elle qui m'a introduit à la danse à la maison. Par la suite, j'en ai fait occasionnellement. Je n'ai commencé à prendre des cours que lorsque j'ai habité à Sept-Îles. Je m'y suis inscrit pour meubler mes soirées. J'ai pris trois ou quatre cours puis j'ai arrêté car ma partenaire ne suivait pas. J'ai aussi appris des pas de tango, mais le tango social. À cette époque, j'ignorais qu'il y avait une autre façon de danser le tango...

Y.L. - Comment es-tu passé au tango argentin ? Une découverte soudaine ?

BOGUSLAW -Non, pas vraiment. Je me rappelle être allé à Montréal pour voir le spectacle Tango Argentino, vers 1988, si ma

mémoire est bonne. A cette époque j'habitais à St-Jérôme. Mais finalement, cela n'a pas été possible car il n'y avait plus de billets disponibles. Le spectacle étant présenté aussi à Québec, j'ai donc acheté des billets pour cette ville et j'ai fait le voyage aller-retour dans la même journée. Ce spectacle m'a véritablement ébloui. Plus tard, j'ai même rencontré à Montevideo un danseur argentin qui était dans le spectacle et j'ai fréquenté son école à Buenos Aires (Rodolfo Dinzel, auteur de livres sur le tango).

Y.L. - C'était la grande tournée qui a fait le tour du monde avec Juan Carlos Copes, n'est-ce pas ?

BOGUSLAW - Oui. En fait, je n'ai pas pensé apprendre le tango à ce moment-là. Mais lors d'un spectacle au théâtre St-Denis, dont la troupe était formée de gens de Montréal, là, j'ai eu le goût d'apprendre. J'ai même pensé qu'un jour j'aurais peut-être l'occasion de danser avec ces danseuses qui évoluaient sur la scène. Finalement, deux d'entr'elles sont devenues mes professeures. Puis, j'ai pris des cours à la Tangueria. À cette époque, Lily Palmer avait déjà commencé à donner des cours avec son ami argentin, Antonio Perez .

Donc, j'ai commencé le tango avec une argentine, Maria Castello, un argentin, Carlos Loyola et une écossaise, Allison Brielly. C'était dans les années 1992-93. J'ai eu l'essentiel de ma formation dans cette ville. Ensuite, j'ai continué par des cours avec des argentins qui venaient ici. Par exemple, Jorge Torres et sa partenaire, à raison de trois semaines de cours, 5 jours par semaine, 2 à 3 heures par jour. Intensif ! Puis évidemment je suis allé aussi, à plusieurs reprises, à Montevideo et à Buenos Aires.

À cette époque, je me rappelle être venu à Québec avec Nancy (elle était à Montréal à ce moment) pour l'assister lors d'une soirée d'initiation au bar L'Inox.

Photo Yves Laframboise

Y.L. - Et toi Sylvie, ça s'est passé comment tes débuts avec le tango ?

SYLVIE – J'aime la musique. P our moi c'est vital ! J'avais fait de la danse folklorique quand j'étais au CEGEP et du ballet –jazz quand je vivais à Montréal. En fait, j'ai commencé le tango ici à Québec en 1996 avec Jean-François Bouchard qui lui aussi s'est passionné pour cette danse. J'avais été inspirée par le film « Parfum de femme ».

À cette époque, les cours étaient donnés à Port Tango par Nancy Lavoie et Francis Caron. Nancy invitait à l'occasion des spécialistes pour des intensifs. Babette et Wouter ont été nos premiers professeurs «étrangers». Il y a eu par la suite Hernan et Natalia, puis Hernan et Mariana Dragone. Ces deux derniers m'ont particulièrement plu comme danseurs et comme personnes.

Il m'arrivait d'aller à Montréal à la Tangueria durant cette période. J'y avais remarqué Boguslaw parmi les bons danseurs. Je lui trouvais une allure un peu snob avec son noeud papillon mais... les temps changent ! Plus tard, quand il est arrivé à Québec, je l'ai invité à danser et... j'ai fini par le trouver sympathique !

La même chose pour le canyengue. Je l'ai essayé un peu par hasard et en découvrant l'affinité naturelle qui existait entre nous deux pour ce style, on s'y est consacré intensivement. Boguslaw m'a enseigné la base et, en 2005, je suis allée prendre des cours à Buenos Aires.

YL – Quand avez-vous commencé à donner des cours ?

SYLVIE -Nous avons commencé à donner des cours de tango en 2003. Par une sorte de concours de circonstances. Alain Mercier avait décidé de cesser de donner ses cours au Centre Brulart à Sillery. L'opportunité se présentant, nous avons pris la relève. Au début, j'agissais auprès de Boguslaw comme son assistante.

Y.L. - Vous avez commencé sous le nom de tanGOTAN ?

BOGUSLAW - Presque. J'ai inventé ce nom quand j'ai commencé, dès mon arrivée à Québec, en l'an 2000, à donner des cours sous la bannière de « Libertango », l'école d'Alain Mercier. Plus tard, j'ai ajouté le terme « Ateliers » quand j'ai commencé à donner les cours avec Sylvie.

J'ai préféré précéder le nom «tanGOTAN» du terme «ateliers» plutôt que du terme «école» car nous n'avions pas vraiment une école, n'ayant pas de local qui nous appartenait. Je voulais une formule comme à Buenos Aires. Je donnais une base, on pratiquait et on travaillait ensemble. Il n'y avait pas de cours au sens strict du terme. Le tout durait environ 3 heures.

Encore aujourd'hui, nous n'avons pas l'organisation pour justifier l'appellation d'école: pas de local qui nous appartient, pas vraiment d'endroit pour pratiquer ni la possibilité d'ouvrir les lieux quand on le souhaite. Il y a aussi le fait qu'on se déplace et qu'on donne des ateliers à l'extérieur. Par exemple : à Saint-Augustin, Montréal, Drummondville, Trois-Rivières, La Malbaie et aussi à Montevideo.

Y.L. - En fait, vous oeuvrez plus dans le réseau municipal ?

SYLVIE - En quelque sorte. Nous avons accès à une clientèle qui consulte le programme des services de loisirs de la Ville de Québec , lequel propose une vaste gamme d'activités.

Souvent les gens s'inscrivent à nos cours pour essayer quelque chose de nouveau, sans avoir déjà vu danser le tango. Très peu continuent car ils passent le plus souvent à d'autres activités. Et puis, avec notre local, dont on peut disposer d'une seule soirée par semaine, on peut difficilement offrir plusieurs niveaux.

Lors d'initiations au tango, nous utilisons la formule suivante. Boguslaw fait d'abord une petite présentation sur l'origine et l'histoire du tango. Suivent environ 5 danses données à titre de démonstration. On varie les danses pour montrer aux gens que le tango ne se limite pas à l'image populaire qui veut que le tango soit toujours langoureux. On montre donc habituellement: tango lent, tango rapide, milonga, valse et canyengue. On termine avec un mini-atelier pour que les gens fassent leurs premiers pas.

Y.L. - Trouvez-vous que la situation du tango à Québec a changé depuis quelques années ?

BOGUSLAW - Une partie des danseurs a commencé à danser le tango "nuevo". On les voit plus que les autres, ceux qui font moins de gestes. Je trouve que ces danseurs prennent habituellement beaucoup d'espace dans la milonga. Mais ça dépend aussi comment on danse. Je crois que le "nuevo" est une belle façon de s'exprimer. Mais sur une piste de danse, on doit d'abord respecter la présence des autres. Je pense notamment au Salon d'Edgar, où le "nuevo" ne me semble pas vraiment approprié. Il suffit qu'un seul couple danse de façon désordonnée et ça dérange tout le monde.

SYLVIE - Quand la nouvelle musique de tango est arrivée il y a quelques années, soit à toutes fins pratiques avec Gotan Project, les gens du tango se sont demandés quoi danser là-dessus et finalement la plupart ont adopté les pas de milonga. À l'heure actuelle, je trouve qu'il y a beaucoup plus de complicité entre la musique et les danseurs. Le répertoire musical s'est agrandi et la créativité des danseurs aussi. Quand l'expression musicale et corporelle sont de connivence, la danse est belle, qu'on l'appelle tango, « nuevo » ou quoi que ce soit !

BOGUSLAW - Le tango, c'est les émotions qui unissent deux personnes sur la piste dans une milonga. On danse d'abord avec le coeur, en reflétant la musique par notre langage corporel. Je trouve qu'avec la nouvelle musique, il manque souvent la communication émotionnelle entre les deux partenaires. Conséquemment, on s'éloigne des sentiments.

Y.L. - Revenons à la situation actuelle du tango à Québec, alors que les écoles sont de plus en plus nombreuses. Une personne qui enseigne m'a déjà dit que plus il y avait d'écoles de tango à Québec, mieux ce serait pour sa popularité. Vous êtes d'accord avec ce raisonnement ?

BOGUSLAW - Je ne sais pas vraiment. C'est difficile à dire. Mais, quand j'ai commencé à danser le tango à Montréal, il y avait trois ou quatre écoles. Maintenant il y en a beaucoup plus mais je ne pense pas que le tango soit devenu beaucoup plus populaire.

SYLVIE -Dans la mesure où des endroits ouvrent et que tout le monde peut y venir danser et se sentir à l'aise, que ces gens viennent d'une école ou d'une autre, ça va toujours.

Y.L. - Avec cette formation qui se donne un peu partout, et tenant compte du fait qu'il y a généralement plus de femmes que d'hommes qui s'inscrivent, j'ai l'impression que bien des femmes se découragent et ne persistent pas, voyant qu'à long terme, elles ne trouveront pas de partenaire.

BOGUSLAW - Oui, bien des femmes viennent dans les soirées et ne sont pas invitées. Mais ici, contrairement à Buenos Aires, les femmes peuvent inviter. Alors, c'est à chacune de composer avec ce déséquilibre.

Y.L. - Peut-on établir une relation avec le fait que plusieurs femmes délaissent le tango pour se diriger vers des danses qu'elles peuvent pratiquer seules, comme le baladi ou le flamenco ?

BOGUSLAW - Peut-être ? Il faudrait leur demander.

Y.L. - Je trouve que la musique de tango représente une richesse étonnante.

BOGUSLAW - C'est vrai. La musique de tango est très diversifiée. Tellement que chaque orchestre a son style et son genre. Quand on a l'oreille habituée, on peut finalement les distinguer les uns des autres par une écoute attentive.

Le tango est un phénomène très ancien qui a commencé à Buenos Aires et à Montevideo vers 1870. En fait, c'est un mélange de cultures qui se sont rencontrées à ces endroits. On a d'abord dansé le candombe, puis le tango-milonga, puis le canyengue, et ainsi de suite. La façon dont on danse la milonga aujourd'hui fait certaine référence au candombe. On peut discerner la tradition musicale africaine dans le rythme endiablé, par exemple dans la milonga-candombe de Juan Carlos Caseres - "Tango negro". C'est un héritage très riche. Comment l'Argentine et l'Uruguay ont-elles pu produire une telle richesse musicale ? Probablement grâce à cet amalgame de cultures africaine, européenne et sud-américaine. Je ne connais pas la réponse précise... mais à nous d'en profiter ! "La vida es una milonga" - disait le texte d'un tango.

Le guidage: des conseils pratiques pour tous

Tous nous avons eu à une occasion ou à une autre des difficultés à évoluer sur la piste de danse. Et cela peut encore se produire car personne n'est à l'abri d'une fausse manoeuvre. L'auteur, tanguero d'expérience, nous livre des conseils précieux sur l'art d'évoluer en harmonie avec sa partenaire et les autres danseurs de la milonga.

Par Alexander Stewart

Trois attributs sont énumérés très souvent lorsqu'une femme décrit son ou ses partenaires préférés: se sentir en confiance, être confortable dans ses bras et son sens de la musicalité.

Quelques recommandations.

S'il vous plaît, ne reculez pas en faisant de grandes enjambées sur un plancher de danse bondé. Le couple derrière vous se fera heurter. Limitez les figures demandant de l'espace.

Enroulez vos doigts doucement autour de la main droite de votre partenaire. Des doigts étirés ou trop serrés n'aident pas à former un bon cadre. Placez doucement les doigts de votre main droite dans son dos vis-à-vis les omoplates pour augmenter son confort.

Relâchez la tension dans votre bras gauche, dirigez le coude vers le bas. Une pression indue contre la main et le bras de votre partenaire lui causera une douleur et une perte de stabilité.

Encerclez doucement votre partenaire avec votre bras droit. Une étreinte douce ainsi que la musicalité feront que vous dégagerez un potentiel de plaisir assuré.

Dirigez depuis l'axe (avec le torse). Conduire avec les bras revient à crier les consignes. Les directions émanant de l'axe sont comme des invitations chuchotées.

Suivez la ligne de danse. Restez dans la voie externe.

Certains diront qu'il est possible de contourner un couple arrêté, ÉVITEZ cette manœuvre.

Dansez sur place en attendant que la circulation se rétablisse. Y a-t-il urgence à vouloir à tout prix se déplacer?

Les avant-bras demeurent légèrement avancés afin que votre partenaire reste devant vous. Un cadre relâché forcera votre partenaire à danser dans votre aisselle, imaginez si vous avez transpiré, pas très plaisant!

Les pas de côté doivent demeurer dans la limite des épaules. Plus large ne signifie pas meilleur, c'est seulement plus risqué.

Suivez la musique sur le tempo, le rythme et votre état d'esprit. Finesse? Oui! Exécutez, par exemple, des pas doux sur une musique douce.

Faites des pauses. Restez en place la valeur d'une ou deux mesures pour maintenir la connexion. Jouez avec la musicalité et donnez-vous l'occasion de planifier vos prochaines figures. Les femmes adorent ces pauses délicieuses.

Sentez (non, pas humer) votre partenaire, complétez chaque pas avant de guider le suivant. Assurez-vous que votre partenaire ait transféré son poids et qu'elle soit sur son axe.

Des boléos, ganchos, et sacadas sécuritaires requièrent plusieurs heures de pratique avant d'êtres amenés sur le plancher de danse. Ce trio potentiellement dangereux est cause de blessures, à vous ainsi qu'à votre partenaire, sans parler des autres danseurs.

Des guideurs intelligents n'enseignent pas sur le plancher de danse. Si on vous le demande, insistez que ce soit fait lors d'une pratique. C'est plus brillant d'enseigner lors d'une pratique.

Ajustez discrètement vos pas si une partenaire fait un pas de trop ou interprète mal une de vos commandes. Danser en douceur avec les fausses interprétations vous vaudra plusieurs bons points.

Pratiquez le rôle de la femme. Les danseurs futés comprendront mieux les pas de la femme et les possibilités offertes. Ils comprendront aussi ce que certaines femmes doivent endurer.

Les responsabilités du guideur incluent la sécurité, le confort et le plaisir de leur partenaire. Les récompenses sont une intimité incroyable, des soupirs audibles de satisfaction et bien des sourires. L'expression sur le visage de notre partenaire nous renseigne sur le déroulement de la danse. Sourit-elle involontairement ou a t'elle les yeux et le comportement d'un animal affolé?

Les danseuses

Elles offrent leurs courbes ondulantes
À mes mains qui les guident et caressent
Les danseuses.

Elles frémissent en réponses exaltantes
À mes bras qui les prennent et les laissent
Les danseuses.

Elles sourient du regard et soupirent de plaisir
Aux figures étonnantes, aux virevoltes enivrantes
Les danseuses.

Elles se pressent pudiquement puis entourent lascives
Répondant aux invites, aux pressions, aux missives
Les danseuses.

Elles ne demandent qu'à se faire emporter
Que tout le reste cesse d'exister
Les danseuses

Elles s'enveloppent de musique, de tournis qui les bercent
Devenant nymphes, muses et déesses
Les danseuses

Quand les dernières notes révèlent qu'elles me laissent
J'en suis tout triste car j'adore
Les danseuses.

Pierre-Yves BOILY

Photo-montage Yves Laframbroise

Emilia Deffis, une Argentine à Québec

Être née en Argentine mais apprendre le tango à Québec, ça vous surprend ? Et pourtant c'est le cas d'Émilia Deffis, membre de notre association, arrivée au Québec en 1991. Elle s'adonnera au tango quelques années plus tard à Québec.

Entrevue réalisée par Donald Deschênes

Le 25 novembre dernier, j'ai fait une entrevue avec un membre de Tango-Québec originaire d'Argentine, sur son apprentissage du tango à Québec. Voici un condensé notre entretien.

Emilia Deffis est originaire de Buenos Aires. Elle est issue d'une famille de la classe moyenne. Arrivée au Québec en 1991, Emilia s'est installée avec sa famille à Sherbrooke. Elle arrive à Québec en 2000 pour enseigner en études hispaniques à l'Université Laval.

D.D. - Rendue à Québec, tu t'es mise au tango. Comment cela se fait-il ? En faisais-tu avant, en Argentine ?

É.D. - Non, en Argentine, j'ai jamais pensé à faire ça parce que, pour les gens de ma génération, c'est une musique qu'on écoute, éventuellement qu'on chante parce qu'on l'a entendue toute notre vie, mais qu'on ne danse pas. Et d'ailleurs, encore aujourd'hui, quand je rentre à Buenos Aires, mes amis, ils ne comprennent pas pourquoi j'ai cette folie-là du tango. Et j'en ai poussé quelques-uns à adhérer au milieu du tango. Ils découvrent une autre ville et ils commencent à être enthousiasmés.

À Québec, je me suis mise à faire des choses que je n'avais jamais faites avant. Comme la danse qui m'a toujours intéressée. Et à l'été 2005, j'ai vu une démonstration de canyengue de Sylvie et Bogusław dans un centre culturel. Et c'est comme ça que je les ai connus et peu de temps après je commençais les cours avec eux.

D.D. - Quelle est ta perception ? Ici, le tango n'a pas la même connotation qu'il peut avoir à Buenos Aires.

E.D. - Non, et c'est justement ça que j'aime. Quand je me suis rendue la première fois à Buenos Aires en tant que, entre guillemets, danseuse de tango, j'ai vécu une chose que je connaissais déjà, et que je déteste particulièrement: c'est l'attitude macho des Argentins qui choisissent toujours la femme avec qui ils vont danser. Le vice-versa ne se fait jamais.

Ici, on se connaît tous, c'est une communauté d'amis, et on est suffisamment à l'aise pour s'inviter les uns les autres. Il n'y a pas ce code extrêmement fermé et borné comme à Buenos Aires. J'aime beaucoup cette façon très québécoise. C'est peut-être un des effets les plus positifs du féminisme québécois.

Au début, j'avais beaucoup de difficultés à comprendre mais maintenant je réalise mieux pourquoi les femmes ont fait tout ce qu'elles ont fait dans les années soixante et soixante-dix pour le droit des femmes. Mais c'est sûr que chez nous, c'est quelque chose à faire encore.

D.D. - De faire du tango à Québec, qu'est-ce que ça t'a apporté ?

E.D. - D'abord, j'ai découvert que Québec n'est pas une ville aussi homogène que ça. C'est-à-dire que, dans le milieu du tango, il y a toutes sortes de gens, de différents milieux sociaux, et tout le monde partage la même passion, le même goût, le même plaisir, et c'est extrêmement intéressant. Et des jeunes, des moins jeunes, des hommes et des femmes. Parce que moi je bouge dans un milieu social assez homogène,

celui de l'université. Pour la première fois, j'étais en contact avec des gens issus de tous les milieux sociaux et j'apprécie énormément cela.

De l'autre côté, je fais un travail, l'enseignement, qui exige beaucoup de communication; en fait, je parle presque toute la journée. Au tango, on ne parle pas, mais on communique quand même. Et cette façon de communiquer, pour moi, a été un grand apprentissage. Alors, j'ai découvert que quand on danse, on ne peut pas tromper personne. On devient très transparent. Parce que le corps, lui, il exprime des choses que l'on n'ose pas dire. Je te dirais que cela a eu énormément d'influence aussi dans mon travail.

D.D. - Qu'est-ce que ça t'a fait de retourner au pays et de danser le tango ?

E.D. - Le plus beau moment, ç'a été quand ma mère et moi on a été ensemble pour la première fois à une milonga et on s'est vu danser sur la piste. Ç'a été une grande émotion et pour elle et pour moi. Parce que maman, je ne l'avais jamais vue danser avec mon père, mais je savais qu'elle dansait. Elle avait alors 76 ans, mais quand elle dansait, elle avait quarante ans. Je la regardais et elle était heureuse, lumineuse. Ç'a été extrêmement beau à voir.

D.D. - Un jour, tu m'as parlé que tu aurais aimé que ton père te voie danser le tango.

E.D. - Quand j'étais adolescente, il a essayé. Le problème avec papa, c'est que c'était un petit homme et moi j'étais déjà assez grande à 17 ans. Alors, il ne pouvait pas se débrouiller avec moi. Mais il reste que, encore aujourd'hui, quand j'entends quelques tangos, la présence de mon père est très forte. Je les ai entendus avec lui, il les chantonnait, il les sifflait. Tu sais, la musique, c'est comme les parfums, ça te refait un souvenir instantanément. Et j'ai beaucoup appris à écouter aussi le tango. Avant, j'aimais ça, mais ce n'était pas émouvant. Maintenant, ça l'est. J'imagine aussi que c'est ainsi parce que je suis loin et c'est inévitable de tomber dans une espèce de souvenir mélancolique du pays.

D.D. - Serait-ce que ton nouveau groupe d'appartenance t'amène à avoir une écoute différente en adhérant à ta culture ?

E.D. - Absolument. C'est intéressant cette question-là, je ne me l'étais jamais posée. Elle est importante parce que si j'avais à définir comment se fait ce processus de rencontre, de reconnaissance de soi-même et de l'autre, je dirais qu'il y a une certaine rencontre au milieu du chemin quand les gens d'ici s'intéressent au tango. Ils lisent beaucoup, ils connaissent beaucoup plus que moi les orchestres, les danseurs.

Dernièrement, j'ai découvert l'autre côté, la musique folklorique québécoise qui est une espèce de réseau non-visible et je comprends bien maintenant pourquoi les Québécois aiment autant le tango, parce que je commence à aimer cette musique-là et c'est vrai qu'on l'apprécie différemment. Et quand je parle aux gens d'ici qui, comme nous, peuvent même mépriser un peu ce côté folklorique de leur culture, je peux mieux comprendre pourquoi on méconnaît sa propre culture, pourquoi on ne maîtrise que certaines parties de sa culture, parce qu'on a été élevé avec des préjugés de toutes sortes.

Je trouve que c'est un des effets les plus merveilleux de cette cohabitation de cultures qui se fait ici au Canada, au Québec.

Marek Weber, polonais d'adoption et bandonéoniste à Berlin

Pour ajouter une autre note à la présence polonaise dans ce numéro, votre rédacteur vous propose un petit clin d'oeil sur un artiste peu connu ici, Marek Weber, muicien de tango, qui fit carrière dans les années 1920 à Berlin en Allemagne. Les informations retrouvées dans cet article proviennent de la pochette des disques **Harlequin 127** et **Harlequin 171**, de l'**Encyclopédie Wikipedia** qu'on peut consulter sur le WEB, du **Pop Memories 1890-1954** de Joel Whitburn publié en 1986 à Menomonee Falls dans le Wisconsin (USA) et de l'ouvrage **Berlin 1919-1933** paru aux Éditions Autrement en 1991.

L'hôtel Adlon à Berlin dans les années 1910.
Photo Encyclopédie Wikipedia

Par Yves Laframboise

Dans les années 1920 et le début des années 1930, la ville de Berlin connait un essor artistique remarquable et devient un carrefour culturel important de l'Europe. À l'image de Paris, qui attirait des musiciens du monde entier, Berlin accueille plusieurs musiciens d'Argentine. L'intérêt pour le tango avait commencé dès la décennie 1910 alors qu'on peut retracer pour cette époque plusieurs partitions imprimées de tango, la plupart comportant la mention « Argentine » ou « Buenos Aires » dans les crédits. Dans les années 1920, après plusieurs années de privation suite à la guerre, les femmes berlinoises sont gagnées par une frénésie de la danse. À tel point qu'elles sont nombreuses à passer des annonces dans les journaux pour trouver un cavalier.

Le CD Harlequin 127 sur lequel on trouve des enregistrements de musique de tango notamment par Marek Weber.

Cet engouement incite plusieurs musiciens allemands à s'intéresser au tango et à mettre sur pied leur propre orchestre. Marek Weber s'inscrit dans ce mouvement.

Marek Weber nait en 1888 à Lemberg/Llov en Pologne de parents roumaniens. Il fait ses études au conservatoire de musique du même lieu et collabore à l'orchestre de l'opéra. Afin de compléter ses études, il se déplace à Berlin où il étudie au conservatoire de Sternsches. Il procède à quelques enregistrements avant la guerre et dès 1918, il dirige lui même son petit groupe avec son violon Guadaguini.

À Berlin, Marek Weber bénéficie de lieux de prestige où se mettre en valeur. À cette époque, les grands hôtels engagent des musiciens pour distraire leur clientèle. On retrouve sa trace notamment à l'hôtel Esplanade et à l'hotel Adlon de Berlin, deux établissements situés dans le centre prestigieux de la ville. Il collabore aussi avec Manuel Pizarro, longtemps un habitué de club El Garron à Paris, et chef d'orchestre argentin réputé de l'époque.

Les prestations de Weber sont offertes non seulement en Allemagne mais en Europe. Il fait plusieurs tournées avec son orchestre auquel il incorpore des jazzmen dont un américain. Il nous reste de cette époque quelques succès dont *A media luz* et *Pacion criolla*. Dans ces interprétations, on retouve du violon mais aussi du bandoneon. Avec la montée du nazisme, les persécutions antisémites et la mise au ban de la musique d'origine noire en provenance des États-Unis, Marek Weber, d'origine juive, prend l'initiative de quitter l'Allemagne en 1933. Il se réfugie en Angleterre et se rend par la suite aux États-Unis où il décède à Chicago en 1964.

La carrière de Marek Weber a été relativement longue. Ses premiers enregistrements datent du tout début du XXe siècle. Dans les années 1920, alors qu'il s'intéresse au tango, plusieurs sessions d'enegistrement sont consacrées uniquement à ce genre musical. Ses

Le CD Harlequin 171 sur lequel on trouve des enregistrements de tango par des orchestres allemands, notamment celui de Marek Weber.

dernières sessions datent de janvier 1933, moment où il quitte l'Allemagne nazie. Dans les années suivantes, il enregistre en Angleterre avec la compagnie Electrola. Puis, aux États-Unis, il enregistre notamment *Caminito* de Juan De Dios Filiberto avec la compagnie Columbia et *Jalousie*, du compositeur danois Jacob Gade. Mais il ne se limite pas au tango. C'est par sa version de *Blue Danube Waltz* sur étiquette Victor qu'en 1941 il figure dans le *Billboard* américain pendant... une semaine. C'est déjà ça!

Rédacteur en chef et responsable du bulletin
Yves Laframboise
Collaborateurs à ce numéro
Pierre-Yves Boily, Donald Deschênes, Alexander Stewart
Révision
Louise Dubois, Jean-René Caron

Vous êtes invités à soumettre vos idées, suggestions ou projets d'articles à l'adresse suivante:
yves.laframboise@videotron.ca

Les articles doivent comporter la référence à leur(s) source(s) à moins qu'il ne s'agisse d'un essai. Tout texte ou toute illustration, à partir du moment où ils se trouvent sur un quelconque support de communication matériel ou électronique, avec ou sans mention de Copyright, sont protégés en vertu de la Loi canadienne sur le droit d'auteur. Cette disposition s'applique aux textes et illustrations du Media Luna.

Association Tango Québec
www.tangoquebec.org

Dépôt légal
Bibliothèque nationale du Québec.